

# «Le Corbu» en 8 ou 9 chapitres

Textes de Aintzane, Alain, Annick,  
Christelle, Christian, Christine,  
Claude, Claudine, Eve,  
Marie-Françoise, Marilynne,  
Morganenn et Marie-Florence.

*La bibliothèque de Rezé et les écrivains, c'est une histoire, longue, de rencontres, de découvertes et d'amitiés, rencontres et découvertes auxquelles nous invitons le plus large public.*

*Depuis maintenant cinq ans, nous invitons des écrivains en résidence longue de deux mois. Véritables moments d'échanges, ces résidences se partagent entre écriture personnelle et rendez-vous avec des publics privilégiés. Stéphanie Benson, qui a inauguré le cycle, a ainsi rencontré des groupes de jeunes collégiens et lycéens. Jean-Pierre Ostende a parlé de son travail avec le public de nos ateliers d'écriture et avec des lycéens.*

*Pour cette saison, nous avons convié Marie-Florence Ehret à résider ici et à nourrir son écriture de la vie, de l'ambiance, de cette petite aventure qu'est une plongée dans une ville inconnue. Elle a pris ses quartiers à l'appartement 603 de la Maison Radieuse... et, comme Rezé fête cette année le 50<sup>e</sup> anniversaire de celle-ci, nous lui avons, tout naturellement, proposé d'animer un atelier d'écriture pour les habitants du « Corbu ».*

*Auteur et habitants ont joué le jeu et ce sont ces textes, moments de vie, anecdotes, impressions, tout cela sublimé par la magie des mots, que vous trouverez rassemblés dans ce petit recueil.*

*Nous espérons que leur lecture vous fera découvrir l'univers particulier du « village », qu'elle vous procure amusement ou émotion, qu'elle vous incite à découvrir les mots et les textes d'autres auteurs, d'autres écrivains, d'autres poètes, présents pour beaucoup sur les étagères de la médiathèque Diderot et de la bibliothèque La Noëlle.*

*Martine Cailly, directrice des bibliothèques*

*« Vous serez logée à la Maison Radieuse », m'avait dit Jasmine Viguié, responsable des actions culturelles de la Médiathèque de Rezé.*

*Je ne connaissais pas Nantes, encore moins Rezé et pas très bien non plus Le Corbusier, mais l'idée d'y habiter m'a attirée aussitôt. Il s'agissait de mener un atelier par semaine avec un groupe d'une dizaine de volontaires, et de demeurer deux mois, répartis en quatre périodes de quinze jours, de novembre à mai, dans les lieux.*

*Les habitants de la Maison Radieuse seraient-ils plus radieux que les autres ?*

*J'avais vu des photos de « La maison du Fada », à Marseille, mais je fus surprise par la taille réelle de « la chose ».*

*Grand bateau dégingué perdu loin de la mer...*

*J'étais étonnée par les panneaux colorés des loggias qui donnaient à l'ensemble l'allure d'un énorme jouet, boîtes de cubes ou de legos... un peu déçue, oui, je dois l'avouer !*

*Les pilotis trempaient dans l'eau noire d'une mare et le vent s'y engouffrait. Les grands arbres paraissaient petits, atteignant à peine le premier niveau de l'énorme masse de béton. Le hall paraissait inutilement vaste. Un comptoir inutile, un bureau vide... les ascenseurs aussi étaient grands et froids. Et les rues sombres. Le plafond de l'appartement était d'une hauteur, ou plutôt d'une « basseur » inhabituelle...*

*Ainsi c'était « ça » la Maison Radieuse...*

*Jasmine est repartie après s'être assurée que je ne manquais de rien. Il fallait désormais que nous nous apprivoisions l'une, l'autre, la bête et moi... Je plongeais dans les livres.*

*Certaines expressions me faisaient rêver : une machine à habiter. Un village vertical.*

*Le premier atelier a eu lieu quelques jours plus tard.*

*Nous étions trop nombreux pour la bibliothèque du Corbu, le local du premier manquait de fenêtres, l'atelier commençait trop tôt pour les uns, trop tard pour les autres, on vou-*

*lait parler de soi, on ne voulait pas...*

*Il y avait tant de choses à dire sur Le Corbu ! Comment conjuguer le verbe écrire à l'indéfini du collectif ?*

*Très vite la Maison Radieuse est devenue Le Corbu, l'écrasante masse de béton s'est envolée en plein ciel, les mots choisis selon ces raisons cachées qu'on appelle le hasard, se sont écrits dans un ordre que nous ne maîtrisons pas. Et le miracle a eu lieu. Les mots se sont joués de nous, de nos intentions, bonnes ou mauvaises, et nous ont rendu un peu d'innocence.*

*Nous nous sommes retrouvés avec un plaisir grandissant, semaine après semaine. Nous avons découvert au fur et à mesure que nous écrivions ce qui importait vraiment. Le secret de fabrication est caché dans les textes. Les titres des chapitres vous donneront une idée, peut-être, des consignes qui les ont fait naître. Toutes les lectures sont permises... à vous de jouer maintenant !*

*Marie-Florence Ehret, mai 2005*



## Chapitre 1

### Mon abécédaire

Je bats tous les deuxièmes et quatrièmes temps sur mon vieux xylophone, je l'ai planté là, au bord de la Loire, et ses sons sont à la hauteur du délire qu'ils m'inspirent.

*Claude*

Elle était dans ma poche, toute pliée. C'était une petite feuille minuscule. Pour ne pas l'oublier, j'avais fait une croix sur ma main, un grand X entre mes veines.

Au bout de l'avenue, je suis rentrée dans le magasin, un bazar du quartier. On y trouvait de tout, du tire-bouchon au tir à canon, tout était là alors j'ai déplié ma feuille et j'ai lu : Monsieur je voudrais une belle bouée, une grande bouée pour partir en vacances.

*Christelle*

Lolotte ! Lolotte ! Où te caches-tu ? Tu veux me faire tourner bourrique. C'est l'heure de ta promenade. Nous devons aller rue des Hirondelles, chez M. Ubu. Son ami zoulou vient de lui envoyer pour sa ferme un couple de wapitis qui ne mangent que des nénuphars. Allez, dépêche-toi !

- Youpee ! Je suis là, j'ai trouvé des tulipes et un xinia pour l'éléphant !

*Marie-Françoise*

26 juin 2005.

Le soleil répand ses rayons sur l'immeuble monté sur échasses. Au pied de l'immeuble, une jeune fille vend des bouquets de jonquilles. Son commerce est tranquille. Elle déguste une orange amère, émerveillée de cette journée ensoleillée et calme. L'immeuble est silencieux, les gens sont souriants, le soleil a même rendu les télés aphones.

Elle a un petit sourire. Son yéti est parti brouter le gazon au milieu des jonquilles. Elle savoure un délicat moment de bonheur.

*Alain*

Je regarde, émerveillée, le soleil se coucher à l'ouest. J'entends soudain une musique, un xylophone, semble-t-il. Qui a eu cette idée d'accompagner le soleil couchant ? C'est un double bonheur, celui des yeux et celui de l'oreille.

*Annick*

Comme tous les matins, il se réveilla brusquement au moment précis où le rayon de soleil qui avait déjà balayé la pièce vint se localiser juste entre ses deux yeux.

Il n'avait encore jamais réussi à boucher ce petit trou dans le volet qui lui annonçait de manière voluptueuse que le jour était là. L'intensité du rayon de lumière laissait présager une bonne journée. Cela faisait partie de la qualité de cette vie qu'il avait voulue simple et authentique.

Alors il s'étira longuement et ressentit soudain une urgence absolue, il lui fallait se lever vite, très vite. Il n'y avait que trois pas à faire jusqu'aux toilettes, il se détendit et se laissa bercer par le chant familier de l'urine qui s'écoule sur le bord de la cuvette.

*Marilyne*

Comme d'habitude, Jean-Marcel le xénophobe du village était assis à la terrasse de la brasserie. C'était la pleine floraison des géraniums. Il pérorait au milieu de sa cour d'admirateurs qui approuvait ses délires verbaux, le public lui était acquis. Seul dans son coin, André, pauvre Jocrisse, pressentait l'orage menaçant. Il avait raison. Quatre étrangers au pays, de paisibles portugais employés saisonniers au ramassage du raisin chez « Marti père et fils » se levèrent tranquillement.

Malgré son talent d'orateur et sa faconde, la tempête se déchaîna soudain et Jean-Marcel en fut tout ébouriffé

*Claudine*

Un bateau, c'est un peu comme un île, juste un peu plus mobile, un peu plus mouvant quand le temps devient méchant.

Quand je suis arrivée à la Maison Radieuse, au Corbu comme on dit ici, c'est à ça que j'ai pensé, cette histoire d'île et de bateau, peut-être parce que ce grand bloc de béton gris aux creux peints de couleur vive ressemblait à un grand paquebot-fantôme égaré entre ciel et terre, échoué au milieu des arbres.

Dans le hall, j'ai croisé des jeunes gens qui tenaient un chien en laisse. Il avait la queue entre les jambes, l'air apeuré. L'ascenseur m'a montée jusqu'à la sixième rue. Les fenêtres découpaient dans le paysage des tableaux magnifiques, pleins de ciel. La rue était déserte, faiblement éclairée. On a ouvert la porte jaune. Dans la cuisine, des ustensiles vieillots attendaient le visiteur.

Je pensais que dans un bâtiment pareil, on pouvait rester zen, même en cas de gros grain !

*Marie-Florence*

# S

## Chapitre 1<sup>bis</sup>

### **Saxophone, dimanche, belote etc...**

Il était là, juste derrière le mur, comme chaque soir à la même heure, il faisait ses gammes au saxophone. Nous étions dimanche, c'était l'été et le soleil entrainait au plus profond de l'appartement. Moi, je m'appliquais avec méthode à repasser une jupe à plis, bercée par les sonorités voisines. Tout à coup le silence se fit de plus en plus long, de plus en plus présent. Serait-il sorti ?

Je me penchais par le balcon pour apercevoir le parking et vérifier si la voiture était encore là. Et bien, belote et rebelote, elle n'y était plus. Comment avait-il pu s'échapper aussi vite ?

C'est perdue dans mes réflexions que je fus attirée par une cavalcade au plafond, la voisine du dessus était de retour.

Et oui, c'était comme ça Le Corbu, la vie à tous les étages !

*Marilyne*

Mon voisin me tape sur les nerfs, toute la journée, il joue de ce maudit saxophone, cela m'abrutit, même le dimanche il braille ses sonorités, je suis sûr qu'il travaille sans méthode, il ne fait que du free-jazz. Ne sait-il pas que le silence est aussi une belle musique ? Il pourrait bien aller dans un parking et délirer à sa guise. Enfin je crois qu'un jour je devrais l'inviter à jouer à la belote, c'est peut-être la solution, plutôt que de tout le temps frapper au plafond avec mon balai. Il doit croire qu'il ne dérange personne, Le Corbu est si bien insonorisé !

*Claude*

C'est la pleine lune. Un saxophone égrène ses notes aussi mélancoliques qu'un dimanche anglais, ce genre de dimanche où vous ne devez rien faire, surtout ne pas chercher la méthode. « Que faire quand on s'ennuie ? », parce que si vous troublez le silence du parc, vous risquez de rencontrer quelques chiens sans laisse abandonnés sur le parking par leurs maîtres partis taper la belote au PMU du coin, pendant que leurs nanas, les yeux au plafond, rêvent d'un Apollon qu'elles vont retrouver sur la terrasse du Corbu.

*Marie-Françoise*

Ras le bol. Ras le bol de l'entendre ce foutu saxophone ! C'était comme ça tous les dimanches. C'était mauvais, haché, ignoble. Rien à dire, il l'avait bouffé sa méthode ! Ah, du silence ! J'en rêvais la semaine, le week-end, encore plus le dimanche ! Il souffle encore un coup, c'était trop, je filai dans la rue. Bouton, ascenseur, hall d'entrée, pilotis, direction le parking. Marcel devait sans doute s'taper une petite belote. Je sautai dans ma voiture rejoindre les canapés moussus du Wee's bar. Quand j'arrivai la fumée collait au plafond, une odeur de friture flottait partout, une sale musique résonnait dans la pièce. Non ! Un joueur de saxophone soufflait là aussi comme un fou de sa corne.

J'ai hurlé « Ah ! »

Marcel n'a rien compris.

« Vous inquiétez pas, ils sont tous fous au Corbu ! » a-t-il dit.

*Christelle*

Je me suis lavé ce matin au son du saxophone sortant de l'appartement voisin. Il est dimanche et ma voisine répète pour la fanfare, comme tous les dimanches matins. La méthode de répétition est toujours la même. Cela commence par un

footing autour de l'immeuble qu'elle parcourt cinq fois. Ensuite c'est la demi heure de douche et les abdos, quelques instants plus tard, c'est les haltères et ensuite en silence elle se prépare le petit déjeuner où se mêlent céréales, jus d'orange, œuf, thé vert avec un peu de bacon. Après ce moment intense et important, c'est l'heure de la méditation qui a lieu dans un endroit tranquille proche du parking. Après ce moment de recueillement, c'est l'heure d'aller au café se dégourdir l'esprit et reprendre contact avec la réalité en jouant à la belote. Après deux mille de belote, son envie de jouer de la musique est au plafond et elle rentre chez elle, dans son Corbu qu'elle adore, qu'elle louange en jouant divinement.

*Alain*

Mon voisin François joue du saxophone. Dimanche, il faisait beau et toutes les fenêtres étaient ouvertes. J'écoutais la musique et j'oubliais la méthode que je devais appliquer pour mon travail. Soudain, le silence se fit, puis sur le parking, des voitures démarrèrent. Dans l'appartement d'à côté, Serge jouait à la belote avec des amis. Il y eut des éclats de voix et quelqu'un tapa au plafond.

Au Corbu, nous avons parfois des animations imprévues !

*Annick*

Minuit, le joueur de saxophone entame sa sérénade. Le dimanche il joue sans méthode, sans s'appliquer, à l'instinct. Deux heures plus tard, c'est le silence, tout est calme. Les voitures sont bien alignées sur le parking et le brouillard est tombé. Quatre joueurs de belote sont recroquevillés sous le chêne et tapent le carton. Le plafond est toujours bas et les avions atterrissent en rase-mottes sur le Château-Bourgon. Silence, silence. Le Corbu dort.

*Claudine*

Par la fenêtre ouverte, j'entendais quelqu'un jouer du saxophone. Il était à peine 9 heures du matin. C'est un peu tôt pour un dimanche, me suis-je dit. Il recommençait sans cesse la même phrase, avec méthode et maladresse, pourtant je prenais plaisir à cette répétition obstinée, et le silence qui suivit me parut pesant. Une auto démarra bruyamment du parking. Je ne sais pourquoi, j'allai sur le balcon. Belote, me suis-je dit ! C'est le garçon de la 4<sup>e</sup> rue qui a failli me renverser la semaine dernière ! Celui qui est si grand qu'il touche le plafond sans lever le bras ! Un vrai fou, capable de tuer quelqu'un pour rien, un regard de travers ou un peu de bruit le dimanche matin... Pourquoi part-il si brutalement, et pourquoi le saxo s'est-il tu ? Une boule d'angoisse me serra brusquement la gorge.

Rebelote, le sax reprit ses gammes. Il était encore vivant.

Le Corbu, c'est comme ça !

*Marie-Florence*



## Chapitre 2

### Ça s'est passé au Corbu

- Un soir, elle a regardé la lune pendant des heures.
- Une nuit, elle aimerait bien faire du patin à roulettes dans la rue\*.
- Elle déteste aller jeter ses poubelles.
- Elle ne peut pas s'empêcher de regarder sa grande maison quand elle roule sur le pont de Cheviré.
- Plus tard elle dira : « J'ai habité Le Corbusier ».
- Il est allé au jardin s'aérer et voir pousser herbes et légumes.
- Il a eu froid sous les arcades en hiver et senti la brise d'été.
- Il a connu Le Corbu de loin durant son enfance, désormais il y vit pour son grand bonheur.
- Il a été étonné par la diversité des habitants.
- Il aime son second étage, juste à la cime des arbres au-dessus de la mare à canards.
- Il avait pris l'habitude de venir s'asseoir sur le muret avec le groupe du Corbu.
- Il est allé pêcher près du saule sur les marches, on ne le voyait pas beaucoup.
- Il aurait bien pêché du balcon de son ami.
- Il partagea son appartement avec trois ou plutôt quatre personnes.
- Il se dit que l'acoustique entre les piles et pilotis est intéressante.
- Un jour où plutôt une nuit, elle se retrouve en robe de soirée dans le hall, impression étrange, décalée. Elle regarde l'espace en lui trouvant un drôle d'air. Ce hall, le hall du Corbusier qu'elle emprunte tous les jours.
- Elle et eux ont braqué la banque, le décor, dans le hall, la

\* voir glossaire page 67

poste du Corbu.

- Un jour elle se retrouva prise au piège sur son balcon.
- Tout à coup elle se retrouva dans tous ses états entre le quatrième et le troisième, exactement, un peu comme les vertèbres...
- L'étrangeté l'avait saisie, une vision inconnue d'un espace connu.
- Il a encore oublié les clés de son appartement, il a pris goût à passer par le casier\*.
- Elle ne s'entend plus avec le gardien de l'immeuble alors elle déconne avec les ascenseurs.
- C'est un pyromane à enfermer, cette semaine c'est la caisse des poubelles de la 3<sup>e</sup> rue qui a flambé.
- Il voulait frimer mais la glace de l'étang n'était pas assez gelée et il est passé au travers et se les est bien gelées !
- Il avait toujours de superbes idées, sa dernière fut de passer d'un balcon à un autre !
- Il s'est mis au balcon et a écouté la corne de brume du bateau qui arrivait.
- Il a frappé à la porte de sa voisine pour un bol de farine.
- Il a vu les couleurs au Corbu : rouge, jaune, vert, bleu, et il a repeint ses murs chez lui.
- Elle a senti la bonne odeur de gâteau dans le couloir, cela lui a ouvert l'appétit.
- Elle a aimé un bonjour chaleureux un matin où tout était chagrin.
- Un jour, les ascenseurs étaient en panne. Il a dû monter jusqu'à la sixième rue avec son gamin et son sac de provisions.
- Son voisin a oublié sa clé. Il l'a accueilli en attendant que Marie, la voisine, arrive. Ils ont pris l'apéritif et parlé comme jamais. Le hasard est parfois si sympathique !
- Il y avait du vent et sous les pilotis son chapeau s'est envolé.
- Elle a trouvé dans sa boîte aux lettres une carte postale de Syrie adressée à madame X au n°. Une erreur. Comment retrouver la vraie destinataire ?

\* voir glossaire page 65

- Le chariot, où est le chariot pour transporter les provisions ? Elle l'a cherché dans toutes les rues. Quelqu'un l'avait caché dans le recoin sud de la 6<sup>e</sup>.
- Quand Marius vint pour la première fois, il s'exclama : « Y'a même un lac ! ».
- On l'avait prévenu, mais il a fallu qu'il emménage le dimanche des journées du patrimoine.
- Elle n'avait pas vu le bouton du RDC de l'ascenseur. Elle avait appuyé sur 1. Ne voulant pas paraître ridicule devant les autres, elle sortit et descendit 4 étages à pied !
- La poste n'existait plus, il glissa cependant une lettre dans la boîte. Peut-être resterait-elle là à jamais !
- Se reposer à l'ombre des pilotis. Tu parles ! Il referma son manteau, noua son écharpe et s'engouffra dans le passage.
- Elle adore voir le soleil se lever et se coucher du haut des chambres.
- Sa chatte s'amuse à monter et descendre l'escalier.
- Elle aurait aimé que son fils aille à la maternelle sur la terrasse au 18<sup>e</sup> étage.
- Elle regrette qu'il n'y ait plus de poste au Corbusier.
- Elle trouve que Le Corbusier et ses environs manquent de petits commerçants.



## Chapitre 2<sup>bis</sup>

### **Ça s'est passé au Corbu ?**

Un soir, Camille a regardé la lune pendant des heures. Elle rêva qu'elle allait au jardin s'aérer et voir pousser l'herbe et les légumes.

Camille a toujours de superbes idées, sa dernière fut de passer d'un balcon à un autre. Mais non, elle stoppa son aventure lorsqu'elle aperçut Yves, il avait pris l'habitude de venir s'asseoir sur le muret avec le groupe du Corbu.

Elle se décida enfin à lui écrire. Alors Camille referma les écoutilles de sa porte-fenêtre et se mit au lit avec sa plume. Elle savait qu'un nouveau bonheur l'attendait pour le lendemain car elle adorait voir le soleil se lever et se coucher du haut des chambres.

Ce matin-là, Camille glissa la lettre dans la boîte, la poste n'existait plus mais elle l'y glissa cependant, peut-être resterait-elle là à jamais...

Elle sortit, il y avait du vent sous les pilotis et son chapeau s'envola. Qu'importe, avec ou sans chapeau, elle pensait à sa lettre.

La journée s'égréna pour laisser place à sa vie au Corbu, et pour la couronner elle resta bloquée entre les deux ascenseurs.

Ce soir encore, en rentrant chez elle, Camille se mit à rêver. Elle rêvait qu'un jour ou plutôt une nuit, elle se retrouverait en robe de soirée dans le hall, impression étrange, décalée, elle regardait l'espace en lui trouvant un drôle d'air, ce hall, le hall du Corbu qu'elle empruntait tous les jours. Peut-être qu'ainsi Yves la remarquerait...

*Morgannen*

« Voilà, désormais j’habite ici », se dit-elle. Elle ne pouvait s’empêcher de regarder sa grande maison quand elle roulait sur le pont de Cheviré.

Jusqu’à présent ce gros bloc de béton massif lui paraissait encombrer le paysage, mais depuis qu’elle y vivait, elle était heureuse de le voir s’élever au-dessus des autres maisons, de pouvoir le repérer de partout ! Désormais, elle ne se sentait plus jamais perdue, le grand bâtiment, ses lumières rouges la nuit sur la terrasse lui faisaient signe.

Sept minutes plus tard, Clara garait son minibus sur le parking au pied du Corbusier. Ce jour-là, le souffle de la nature se faisait un plaisir de soulever tout ce qui était léger et s’amusait tel un chat avec une balle. Se reposer à l’ombre des pilotis, tu parles ! Avec ce vent, pas question ! Elle parcourut gracieusement les quelques dizaines de mètres séparant son automobile du hall salvateur.

*Christian*

Quand Marius est venu pour la première fois, il s’est exclamé : il y a même un lac ! Il a tout de suite été séduit par l’environnement.

Il a pris l’habitude de s’asseoir sur le muret avec le groupe du Corbu : le rendez-vous des ados, le lieu qui scelle l’appartement à la Maison.

Marius aime son second étage, juste à la cime des arbres et au-dessus de la mare à canards.

Quand il est arrivé, on lui a expliqué, la différence entre les niveaux et les étages. Il n’a rien compris !

Il adore voir le soleil se lever et se coucher du haut des chambres.

L’étang surtout le subjugué. Un hiver il a voulu frimer mais la glace n’était pas assez épaisse, il est passé au travers et il se les est bien gelées ! Piteux, il est vite sorti de là et il est rentré dans l’immeuble aussi discrètement que possible. Par

les escaliers, il est arrivé à la 2<sup>e</sup> rue.

Il a senti une bonne odeur de gâteau dans le couloir. Cela lui a ouvert l’appétit, et vite, dans l’appartement bien chaud, il s’est changé, s’est fait un café et il a dévoré nombre de tartines !

*Annick*

Sophie avait pourtant dit qu’elle n’habiterait jamais au Corbusier car elle était claustrophobe. D’ailleurs, deux jours après son emménagement, elle se retrouva prise au piège sur son balcon, ce qui la confirma dans ses craintes. Trois semaines plus tard, n’ayant pas vu le bouton RDC de l’ascenseur, elle avait appuyé sur le 1, ne voulant pas paraître ridicule devant les autres, elle descendit quatre étages à pied. Tout allait mal depuis un mois, depuis sa rupture avec Simon. Même samedi, alors qu’elle partait toute guillerette pour rendre visite à sa mère, il y eut tellement de vent sous les pilotis que son chapeau s’envola. Funeste présage pensa-t-elle !

En rentrant toutefois dimanche, elle sentit la bonne odeur de gâteau dans le couloir et cela lui ouvrit l’appétit. Elle rit en regardant sa chatte qui s’amusait à monter et descendre l’escalier. Elle se mit au balcon, côté mare aux canards, son petit voisin Johnny pêchait près du saule mais on ne le voyait pas beaucoup. La veille, la température était tombée à -9°, il avait voulu frimer mais la glace n’était pas assez gelée et il se les était bien gelées.

Elle se décida à sortir pour aller au jardin s’aérer et voir pousser herbes et légumes.

Mélancoliquement sur le chemin elle tournait une phrase sans arrêt dans sa tête. « Plus tard, je dirai : j’ai habité au Corbu. »

Allez, tiens bon Sophie, comme d’habitude tu vas t’en sortir...

*Claudine*

Sa chatte s’amusait à descendre et à monter l’escalier. Il la regardait filer entre les marches, disparaître à l’étage le temps d’un demi-tour. Il souriait de voir son museau replonger, encore, dans le bois écaillé, dans le bois fatigué de son escalier.

Il pensait à Mathilde, sa Mathilde. Combien de fois avait-elle dévalé les marches, posé sa main sur la rambarde froide, fait demi-tour sur cette échelle blanche ? Ce soir, c’était ses pieds nus qu’il sentait tapoter sur le bois, des pieds doux comme les pattes du chat.

Oh au début, ils lui avaient tous dit : « Te bile pas Lulu, elle n’habitera jamais au Corbu ta Mati, elle est claustrophobe ! ». Ils se trompaient tous car elle l’avait suivi. Elle l’avait suivi et elle l’avait aimé son second étage, juste à la cime des arbres, au-dessus de la mare à canard. Elle l’avait aimé et puis... elle était partie... C’était un matin, il y avait du vent et sous les pilotis son chapeau s’était envolé. Elle savait que les ascenseurs ne sonneraient plus pareils, que la lumière de la porte rouge allait bientôt s’éteindre, alors... elle était partie.

En passant près de la mare, elle avait repensé à cette soirée d’hiver où il avait voulu frimer. La glace de l’étang n’était pas assez gelée, et il se les était bien gelées ! Il était fou, ce Lulu, trop fou peut-être. Il aurait bien pêché du balcon de son ami, juste pour rire qu’il disait.

Pendant que Mathilde s’éloignait de l’immeuble, tous les bruits, toutes les couleurs s’effaçaient. Tout, sauf un jour ou plutôt une nuit, quand elle se retrouva en robe de soirée dans le hall. Impression étrange, décalée, elle regarda l’espace en lui trouvant un drôle d’air ; le hall, le hall du Corbusier qu’elle empruntait tous les jours.

Ce soir-là, elle avait monté et descendu l’escalier, aussi belle, aussi noire que la chatte.

Mati, elle était partie même si elle avait aimé un bonjour chaleureux ce matin où tout était chagrin. Il était tard. Minuit. Peut-être demain déjà. La chatte tournicotait toujours entre les

deux étages alors Lucien a saisi un crayon et a griffonné en bas de la lettre « Lulu », un tout petit Lulu. Quatre lettres à peine lisibles en bas de la page, près d’un cœur qui voulait dire « reviens ». L’enveloppe était déjà prête sur la table. La poste n’existait plus, il glissa cependant la lettre dans la boîte. Peut-être resterait-elle là à jamais...

*Christelle*

Ils avaient grandi ensemble. C’était la seule fille de la bande. Dans les histoires qu’ils s’inventaient, c’était elle qui commandait, toujours elle : « On braque la banque, le décor c’est le hall, la poste du Corbu. » par exemple.

Vingt ans, vingt ans ont passé et ils sont assis face à face. Lui aime son second étage, juste à la cime des arbres et au-dessus de la mare aux canards. Elle n’habitera plus au Corbu, elle est devenue claustrophobe. Ils ne disent rien, ils ne trouvent plus les mots. La chatte s’amuse à monter et descendre l’escalier.

Il la raccompagne. Elle se souvient qu’elle ne s’entendait pas avec le gardien alors elle déconnait avec les ascenseurs. Ils en rient ensemble une dernière fois. Il se dit que l’acoustique entre les pilotis est intéressante. Il y a du vent, son chapeau s’envole. Ils n’essayaient même pas de le rattraper.

Sur la route du retour, elle ne pourra pas s’empêcher de regarder une dernière fois sa grande maison quand elle roulera sur le pont de Chevire... Elle voit les couleurs rouge, jaune, vert, bleu. En rentrant chez elle, elle repeindra les murs.

*Aintzane*

C’était la journée du patrimoine, un beau dimanche ensoleillé, tout semblait resplendir, un ciel extrêmement bleu, les différentes nuances dans la couleur des arbres à l’approche de l’automne envahissaient les yeux. Elle broyait un peu du

noir alors pour se changer les idées, elle a décidé d'aller visiter la Maison Radieuse. Cet immeuble avait éveillé en elle une grande curiosité mais sans qu'elle ait jamais osé s'y rendre.

Arrivée dans le hall d'entrée, elle croisa un homme qui avait choisi d'emménager ce jour-là, ennuyant un peu les visiteurs. Cela toutefois la fit sourire et celui-ci le remarqua, il s'approcha d'elle et avec un peu d'audace l'invita à jeter un coup d'œil dans son appartement. Sa curiosité lui fit accepter, elle lui emboîta le pas, d'abord dans l'ascenseur plein de cartons et les voilà arrivés à la deuxième rue cinquième niveau, là, à l'appartement. Le voisin d'à côté avait oublié ses clés alors ce nouvel arrivant lui proposa d'entrer chez lui en attendant que son épouse revienne. L'ambiance était gaie et conviviale, on ouvrit une bouteille qui traînait dans un des cartons et c'était comme si on pendait déjà la crémaillère. Le hasard est parfois si sympathique ! Elle aima ces bonjours chaleureux ce matin-là alors que quelques instants plus tôt tout était chagrin. Comme elle était là pour découvrir, on l'emmena sur la terrasse et aussi admirer l'école maternelle. Au fond d'elle, elle se disait qu'elle aurait bien aimé que son fils aille à l'école tout là-haut au 18<sup>e</sup> étage, elle croyait pourtant qu'elle n'habiterait jamais là, qu'elle deviendrait claustrophobe. Le voisin lui raconta combien il aimait sa deuxième rue, la vue juste à la cime des arbres et au-dessus de la mare aux canards d'où il aurait bien aimé pêcher de son balcon, sans se faire piéger sur celui-ci.

*Claude*

Mais enfin Lucette n'habitera jamais au Corbu car elle est claustrophobe. Elle avait parlé de ça pendant des heures, affirmé que jamais, au grand jamais, elle ne pourrait y vivre. C'était une évidence.

Et après plusieurs années que restait-il de ce propos ?

Une Lucette épanouie qui, étonnée par la diversité des

habitants, ne cessait de narrer les exploits quotidiens de ces Corbusiens. Car elle parlait parfois de façon étrange, Lucette. L'autre soir, nous la recevions à dîner, elle nous décrivit avec force détails la manière dont elle s'était cassée la jambe. Il y avait du vent et sous les pilotis son chapeau s'était envolé, elle avait couru pour essayer de le rattraper, il avait atterri sur la mare, elle a voulu frimer mais la glace n'était pas assez gelée et elle était passée au travers. En essayant de se relever, elle était retombée sur un objet inconnu et jamais identifié car la mare du Corbusier contient une faune et une flore peu banales. Elle est comme ça Lucette, elle raconte toujours des petites histoires, il se déroule tellement de choses au Corbu. Et elle nous dit en vrac qu'elle aurait bien pêché du balcon de son ami, un petit gars qui habite au-dessus de la mare. Et pendant des heures elle nous parle de son escalier, de son chat qui monte et qui descend cinquante fois par jour, et que ça, c'est un signe ! Ou encore qu'en rentrant chez elle, elle a senti la bonne odeur d'un gâteau dans le couloir et que cela lui a ouvert l'appétit. Elle a des milliers d'anecdotes, des petites histoires de rien du tout mais qui peuvent être des petits bonheurs. Lucette est intarissable sur les petits riens du Corbu qui finalement finissent par être un grand bonheur.

Mais dans le bonheur sans failles de Lucette il y a tout de même des zones d'ombre : la poste.

Lors de son arrivée à la maison Radieuse, la poste n'existait plus. Elle glissa cependant une lettre dans la boîte peut-être resterait-elle là à jamais !

Lorsqu'elle avait pris l'ascenseur, elle avait été envahie d'un doute. Et si sa lettre restait là, à jamais emprisonnée ; comme scellée dans le bâtiment, s'inscrivant dans l'œuvre de Le Corbusier pour la postérité, pour toujours. Mais non, elle vit le facteur remplir sa petite caisse jaune en emportant sa lettre.

Lucette mène une existence heureuse dans la grande maison sur pilotis.

*Eve*

# V

## Chapitre 3

### Vrai ou faux ?

Du poisson ! Quelle idée elle avait eu la veille d'ouvrir ce bouquin de recettes à la page 88 : « mignonnettes de Saint-pierre et sa sauce piquante ». Le hasard. C'était comme ça qu'elle recevait chaque fois sa bande d'amis, ses copains de toujours. Elle ferme les yeux, ouvre le livre, pose son doigt sur le papier, et hop ! Le plat est choisi !

Aujourd'hui, donc, mignonnettes de Saint-pierre et sa sauce piquante. Ils avaient mangé, adoré les assiettes, léché la sauce piquante et ils étaient partis. Elle s'endormait maintenant entre les algues et les paillettes d'eau effleurant les écailles d'un saint-pierre égaré entre la cuisine et la salle de bains.

La nuit fut agitée, vagues glacées, sombres rochers, c'était la pâleur d'un sable d'hiver qui se reflétait dans le miroir.

Claire descendit avaler son p'tit dèj. L'heure du boulot approchait. Brosse à dents, sacoche, rien oublier... les clefs, ah oui, les clefs. Rien oublier. Ah la poubelle... comment oublier la poubelle !

*Christelle*

Il est allé pêcher près du saule sur les marches, on ne le voyait pas beaucoup. Le saule était un havre de paix. Les marches n'étaient pas froides. Les poissons étaient nombreux et il regrettait qu'ils se laissent tenter par l'appât au bout du fil. Il voulait juste être là, oublier ces deux dernières années de quasi-esclavage et vivre une renaissance. Devant lui le mégalithe sombre et lumineux à la fois lui rappela étrangement sa

visite d'un site gallo-romain en Brocéliande. De plus en plus de monde sur la planète et de moins en moins d'espace nous poussent à ériger de ces villages aériens ! C'est impressionnant !

Nous étions au mois d'août et les volutes de pollen venant des cyprès dépassaient par sa proue ce vaisseau spécial, ce galion ancré à Rezé. Oh ! Une touche ! Tiens David m'a vu, il arrive du hall et emprunte la passerelle pour ensuite enjamber le grillage difficilement en s'aidant du banc un peu délabré mais somme toute très utile.

- Ça mord ?

- Oui, mais je ne suis pas en train de pêcher.

*Christian*

L'automne était bien là, les feuilles mortes tapissaient entièrement le bac à sable du parc, c'était une journée ensoleillée, les nuages passaient rapidement, les enfants jouaient au ballon sur l'herbe glissante recouverte de feuilles qui s'envolaient des arbres au-dessus d'eux. Le soleil se cachait brusquement, ils sentirent quelques gouttes d'eau sur leur visage et tous regardaient cette pluie fine et agréable. Ils se dirent, cela ne va pas durer, on va s'abriter, ce serait bête de rentrer à la maison ; ils levèrent les yeux vers le ciel et découvrirent alors un arc en ciel aux couleurs des murs de leur maison radieuse, et émerveillés, ils continuèrent leurs jeux figés un instant.

*Christine*

« Se reposer à l'ombre des pilotis, tu parles ! » Il ferma son manteau, noua son écharpe et s'engouffra dans le passage pour se diriger vers le parking et le camion. Pourquoi s'était-il proposé pour donner un coup de mains aux Lusseau, quelle idée avait-il eue ! Résultat, ils se retrouvaient à quatre

dont leur sale gamine qui piquait une crise si on ne lui donnait pas quelque chose à porter.

« Tu verras, c'est magnifique, un duplex, le soleil du matin au soir, double vitrage et chauffage au sol, tu te rends compte pour l'époque ! »

En attendant, il pleuvait, la mare aux canards était boueuse et le chariot avait disparu. On avait dû passer le canapé par la cage d'escalier mais on s'était bien gardé de lui dire que la quatrième rue était en fait au dixième étage ! Et la gamine qui voulait absolument porter les coussins. « Pour aidéééer ». De toutes façons si le canapé n'entrait pas dans l'ascenseur, il n'entrerait pas non plus dans le salon... Rien ne passait, même l'armoire il allait falloir la couper.

Mais là, ils ne m'auront pas, les tréteaux, la scie... ils feront sans moi !

*Aintzane*

Par une belle soirée d'hiver, Ernest s'ennuyait un peu, rien d'intéressant à la télé, il était un peu trop fatigué pour lire après une journée de boulot bien remplie, il décida de rendre une visite à ses potes, il n'avait que quelques étages à descendre et il était chez eux.

Il débarque. Ils lui font la fête pour lui remonter le moral, et on commence à manger et à remanger tout ça bien arrosé, peut-être un peu trop. Enfin après s'être copieusement rassasié et avoir embrassé tout le monde pour dire au revoir, le voilà revenu devant la porte de son appartement, il cherche dans ses poches, impossible de trouver ses clés. Fouillant sa mémoire, il réalise qu'il s'est un peu précipité pour sortir et a laissé ses clefs à l'intérieur, il ne s'inquiète pas trop car ce n'est pas la première fois que cela se produit, d'ailleurs ça l'amuse toujours. Il prend son couteau suisse et fait sauter la serrure du casier, il l'ouvre et réussit à s'introduire, il se glisse doucement, se débrouille pour ouvrir la porte intérieure juste au des-

sus de l'évier à l'aide de ses bras mais arrivé à la moitié du corps, impossible de progresser, il avait trop bouffé, il était coincé, il commence à paniquer et à crier comme un petit veau, ce qui ameute le voisinage. On a beau le tirer par les pieds, ça ne décoince pas, il hurle de plus belle, on appelle les pompiers mais entre temps quelqu'un a une idée. « Nénesse, faut que tu gerbes ! »

Le voilà donc qui s'introduit trois gros doigts dans la gorge, à la quinzième reprise, un jet gluant jaillit de sa bouche comme une furie. Ça passe même par ses narines, ce qui le chatouille et le brûle un peu, mais son ventre vidé, il réussit enfin à se glisser entièrement et, soulagé, enfin se retrouve dans son « home sweet home ».

Quant au nettoyage, on verrait ça demain.

*Claude*

Cultiver une parcelle pour récolter quelques légumes et des herbes aromatiques, sa voisine n'arrêtait pas de lui en parler. Pourquoi pas après tout, se dit-elle. Tu travailles à mi-temps maintenant... Les parcelles collectives avaient été aménagées au printemps mais certaines n'avaient pas trouvé preneur. On était en juin, elle alla à l'inauguration du jardin. Il faisait un temps splendide. C'était une fin de journée, chacun avait confectionné gâteaux, pizzas, boissons diverses et variées. Les vacances approchaient, les gosses couraient partout. Roger, son cousin handicapé de Saint-Nazaire avait confectionné un nichoir à oiseaux qu'elle remit à un des responsables qui papotait avec une journaliste. Bon, se dit-elle, l'ambiance est plutôt sympa. Après les vacances, je demande un petit bout de terrain, mais tout petit, car le problème c'est qu'il n'y a pas d'eau et puis, comme disait mon grand-père: « la terre est basse ».

*Claudine*

Un jour où plutôt une nuit elle se retrouva en robe de soirée dans le hall. Impression étrange, décalée.

Elle regarde l'espace et lui trouve un drôle d'air. Ce hall, le hall du Corbusier qu'elle emprunte tous les jours, oui décidément, elle lui trouve un aspect vraiment singulier. Elle ne l'avait jamais perçu sous un angle menaçant, mais à l'instant, l'effet magique du vêtement a disparu. Tout d'un coup, elle réalise que l'énergie, l'impulsion que lui avait donné toute la soirée sa petite robe de fête ne lui procure plus la même sensation.

Comme si le menu tissu que l'on porte avait une réelle signification, son code, avec ses propres références, de l'ordre peut-être du social. Cette robe qu'elle trouvait si flamboyante avait perdu son pouvoir attractif. La robe ne trouvait plus sa fonction, elle avait perdu son charme. Pour la première fois, le hall lui faisait peur, avec ses néons froids, il avait un air lugubre avec le vent qui s'engouffrait, il n'y avait personne. L'attente de l'ascenseur lui parut interminable. La montée lui apparut différente. Enfin, elle mit un pied sur le palier, ça y est, l'odeur de la rue se déclencha comme un stimuli venu de très loin. Oui, elle était chez elle, c'était son couloir. Elle se déchaussa, prit ses talons dans les mains. La nuit tout change, les bruits sont multipliés, ils rentrent dans une autre dimension. Tous les voisins dormaient, furtivement elle les imagina en pyjama dans leur lit. Elle chercha ses clés et rentra dans son appartement. Elle s'appuya contre sa porte et réfléchit sur le sens de sa peur, sur cette angoisse diffuse, liée à cet espace commun qu'est le hall d'entrée de la Maison Radieuse. D'habitude si vivant, si plein de lumière, elle s'était prise pour Cendrillon, peut-être... Elle n'eut pas le temps de terminer sa réflexion, son chat réclamait son dû, il lui reprochait son absence.

*Eve*

## Chapitre 4

### Atterrissage planète Corbu

La porte d'entrée s'ouvrit.

- Montez vite !

L'homme avait déjà disparu au premier étage. Pierre avait hésité un court instant et l'avait suivi. Elle se retrouvait seule dans l'entrée. Elle referma la porte derrière elle et pénétra à son tour dans l'appartement. Elle se souviendra longtemps de ce moment, l'odeur du jonc au sol, le crépuscule, la lumière bien sûr.

Elle se secoua. Elle devait garder la tête froide. Ils avaient préparé toutes sortes de questions, ils voulaient des réponses claires.

Là-haut, on s'agitait. Commencer par les rejoindre. De la loggia, côté ouest, ils admiraient à la jumelle un bateau qui glissait sur l'eau. L'homme expliquait qu'il avait pu observer l'embarquement car du balcon on apercevait le quai Wilson. Pierre souriait, il était heureux. Déjà leurs regards s'étaient portés plus au sud, vers l'aéroport, on distinguait la piste. Elle avait vite compris qu'elle ne pourrait pas compter sur lui ce soir. Ils connaissaient tous les deux les dimensions par cœur. Elle mesura à nouveau : 3m52 sur 2m25. Ces murs suffiront-ils à contenir tout leur amour ?

Elle examina sa liste : « Vérifier la tuyauterie, l'état de l'électricité, rechercha des traces de moisissures. Elle sourit. A quoi bon ?

Elle froissa le papier dans sa main et sortit sur la loggia. Pierre la prit dans ses bras, c'était leur maison.

*Aintzane*

C'était je crois en 1971, les années suivant le grand chambardement de 1968. J'avais 20 ans en 1968 mais beaucoup de choses m'avaient échappé, ma conscience politique n'était pas très affinée. J'avais des révoltes, des espoirs mais dans ma tête tout cela n'était pas bien rangé dans des petites cases.

Je rencontrai alors un jeune homme qui devint par la suite mon compagnon pendant quelques années. Il mit de l'ordre dans ma tête. Il était engagé politiquement comme on disait à l'époque. Un jour il me dit: « J'ai un rendez-vous à Rezé au Corbu avec Albert, tu viens avec moi ? » Cet Albert était très impliqué dans la mouvance politique de l'époque, plus âgé que nous d'une dizaine d'années. Lorsque je pénétrai dans les couloirs et dans l'appartement, je fus frappée par la lumière, la chaleur, l'ambiance intérieure, l'escalier, pardon, la coupée ! Pendant qu'Albert et mon compagnon mettaient au point une stratégie, des actions, discutaient de Trotski et Rosa Luxembourg, je rêvais et comparais dans ma tête mon deux pièces sans âme au 10<sup>e</sup> étage de Bellevue à Saint Herblain avec ce nid chaud et douillet aux murs tapissés de livres avec sa lumière douce et indirecte.

Trente ans sont passés. Les hasards de la vie m'ont conduite à Basse-Indre, une commune des bords de Loire. J'habite à nouveau dans un deux-pièces après avoir connu des jours meilleurs... Le pont de Cheviré s'est construit et quand on passe dessus on distingue au loin Le Corbu si lumineux.

En 1999, maman décède. Je recueille un petit héritage. Je décide d'acheter. On cherche un peu, on visite un appartement au Corbu qui nous plaît bien. Il est en parfait état. L'affaire se conclut dans les 48 heures.

Quand je dis que j'habite au Corbu, les « initiés » me disent en écarquillant les yeux: « Ah bon ! T'habites là ! » et on me pose plein de questions. J'avoue que j'ai découvert l'architecte et son œuvre en arrivant ici. J'étais loin de penser quand j'y suis venue pour la première fois il y a trente quatre ans,

calée dans le fauteuil d'un activiste politique et prêtant une oreille distraite à la prochaine rédaction d'un tract sur le garrotage en Espagne, que j'y vivrais un jour !

*Claudine*

Nom d'un éclair ! L'appartement est devenu trop petit. Pas possible de caser le bébé avec la grande sœur. Non, l'adorable petit T3 de la butte ne peut plus nous accueillir.

Il y aurait bien une solution: trouver quelque chose de plus grand dans notre quartier, mais bon, tous ces bobos avec plein d'euros ça nous laisse baba !

Alors, après maintes péripéties, discussions, transactions, nous trouvons l'idée: Chantenay, Trentemoult, traverser le fleuve, mes racines sur pilotis... maman – maman sans papa désormais – l'école sur le toit, les ascenseurs, plein de voisins, de nouveaux amis...

Allez, nous voilà partis pour acheter notre premier appartement !

Ma mère est contente, la quatrième pour elle, la troisième pour nous, ce sera notre New-York Rezé ! Bon évidemment, ce sont des rues pas des avenues mais qu'importe !

Et l'ultime jour arrive. Nous voici dans cet espace si familier pour moi mais que je ne reconnais pas, ou bien que je méconnais. Quelle situation étrange, et tellement paradoxale.

Et si les appartements du Corbusier ne se ressemblaient pas, si semblables apparemment, ils se révèlent plus complexes que la simple opposition montant-descendant.

Ma chambre est en bas aujourd'hui comme hier, mais le sentiment n'est pas le même.

Une nouvelle page de ma vie se déroule au Corbusier.

*Eve*

Je ne sais en quel temps c'était... Il y a si longtemps... Un temps où les valises à peine vidées de leur contenu et ran-

gées dans les placards, il fallait les sortir, les remplir de nouveau, repartir. C'est ainsi qu'en six mois j'étais passée d'une chambre meublée à un studio dans une tour avant de trouver une chambre-cuisine au rez-de-chaussée, qui avait le double avantage de donner sur un jardin et de diminuer la distance pour aller au travail.

Mais l'enfant du soleil grandissait. D'ici peu, il ne pourrait plus partager la chambre de sa mère. Il devenait donc urgent de trouver un logement plus spacieux et abordable financièrement. Des amis me dirent: « Viens donc au Corbu ! » Ils m'invitèrent à passer 24 heures chez eux. La décision fut vite prise et j'eus la chance d'obtenir un appartement dans les trois mois. Le déménagement fut très rapide, à cette époque, une table, quatre chaises, une gazinière, un réfrigérateur, deux lits, quelques caisses constituaient tout mon avoir. Par bonheur dans ce logement, il n'y avait pas besoin de meubles. C'était parfait. L'enfant du soleil s'était déjà installé dans une des petites chambres et avait déballé ses trésors, il se sentait chez lui. On sonna à la porte, il entendit sa maman ouvrir et une voix de grand-mère qui disait: « Je vous ai vus arriver et je vous ai apporté de la soupe ». L'enfant et sa mère sourirent, ils devinaient qu'ils resteraient un bon bout de temps dans cette maison du Fada.

C'était le 10 août 1973.

*Marie-Françoise*

Venir d'ailleurs, d'où ? D'une tournée sur les routes de Bretagne avec de longues pauses sur les côtes venteuses, sous les nuages et dans la bruine...

Pourquoi Le Corbu ? Une envie de se poser et l'obligation de chercher à se loger, peut-être quelque chose de plus... De longues listes de logements sur les pages de journaux, des attentes dans les agences et j'en passe, des visites où rien ne ressemble à rien.

Et soudain un coup de cœur, une attirance pour une ligne, une interligne: « maison radieuse ». Une note d'espoir après tellement de recherche. On appelle, rendez-vous pris un soir d'avril.

Le vent souffle sous les pilotis du Corbu mais nous n'en avons que faire, la tête pleine de toutes les formalités administratives, vite, vite, nous n'avions qu'une hâte: monter au 502.

Un rayon de soleil traversait la pièce, de la chaleur s'en dégageait et aussitôt une certitude, celle d'être au bon endroit.

Pour tout vous dire, le détail n'existait pas ce soir-là, l'ensemble me ressemblait. Je voyais, je me voyais y vivre. Je passerai du temps à regarder les avions le soir c'est sûr ! Les jours qui suivent ne se ressemblent pas, les idées se bousculent.

Et puis ce fut l'heure des cartons, des pièces qui se remplissent aussi avec la vie d'avant puisqu'on l'emporte forcément un peu avec soi.

*Morganenn*

Nous sommes tous nés, mes trois frères et moi, à la Cité Halvèque des Batignolles de Nantes, près de la Beaujoire, dans une baraque de bois sans chauffage construite provisoirement qui a tenu plus longtemps que prévu mais qui nous a laissé toutefois d'agréables souvenirs. En août 1958, nous sommes partis en vacances, notre mère et nous, dans le Morbihan. Mon père lui était resté pour travailler. Les vacances finies, papa est venu nous chercher, mais nous ne sommes pas rentrés directement dans notre baraque en bois. Papa nous a dit qu'il n'avait pas les clés, qu'il les avait laissées à un cousin, qu'il fallait passer les chercher à un certain endroit. Nous voilà arrivés dans un lieu totalement inconnu, un énorme building de béton et multicolore, avec des jeux pour les enfants, multicolores aussi, aménagés au pied de cet édifice.

Nous avons pris l'ascenseur et suivi notre père dans un couloir très sombre, ensuite nous sommes entrés dans un appartement. Il y avait le cousin qui nous attendait, celui qui était supposé avoir les clés. Mais tout à coup maman a poussé un cri de surprise, elle a reconnu ses meubles. Elle attendait ma petite sœur qui devait naître un mois plus tard dans Le Corbu même, en septembre. Sans prévenir personne, mon père avait profité des vacances pour déménager.

Voilà comment j'ai ensuite passé toute ma jeunesse dans la maison du Fada, ou dans les cages à lapins, comme disent certains.

Peu importe, c'est là que restent encore et à jamais, mes racines.

*Claude*

Visiter un duplex au Corbusier ? Pourquoi pas. Il était tôt et la visite du petit T2 de Chantenay nous avait pris 5 minutes, tout juste 5 minutes. Trop sombre, trop vieux, trop cher...

On avait tout l'après midi maintenant et rien à faire sous ce soleil d'été silencieux. Je ne connaissais pas la Maison Radieuse, à peine sa silhouette grise, loin, très loin de moi. On nous proposait gentiment une visite gratuite et guidée du bâtiment alors pourquoi pas?

Et c'est comme ça qu'on a débarqué à la sixième rue, un après midi d'août, devant la porte bleue. Ce qui s'est passé après ? Je ne sais pas. La lumière nous a envahis, la hauteur nous a enivrés et le tableau du pont de Cheviré habillait l'appartement à lui tout seul. On avait soudain atterri dans une navette spatiale, dans un vaisseau flottant au dessus de nul part. Et puis, du balcon, nous avons regardé l'horizon. Plein ouest il y avait l'Amérique, droit devant. Celle que nous avions foulée quelques mois auparavant, notre Amérique à nous, notre aventure.

C'est peut être elle qui nous a décidé à nous poser là, précisément. Huit mois de sac à dos et l'obligation de se poser, un temps. Se poser et sentir que le soleil continue d'éclairer des visages loin d'ici. S'installer et naviguer encore un peu au dessus des toits et des fils électriques. Le Corbu, c'était comme une révélation, une place forte pour sentir les rondeurs de la terre.

*Christelle*



## Chapitre 5

### **Bons et mauvais moments**

#### **Bons moments**

Jouer l'hiver sur la mare gelée.

Les soirées après les concours de pétanque.

Les matchs de foot dans le grand champ.

Les cabanes construites à la saison des foins.

Les chasses à l'homme dans l'immeuble.

S'amuser à sonner aux portes.

Les lumières de la ville qui clignent derrière les vitres.

C'est dimanche. La baguette est toute chaude.

Nous avons invités beaucoup d'amis. Nous serons presque une vingtaine éparpillée dans l'appartement.

Je devais juste descendre dix minutes voir une amie, finalement je suis restée une heure.

Un premier de l'an chantant, j'ai même sorti mon harmonica.

L'odeur des grillades dans le jardin qui n'en finissent pas de cuire !

Acheter des huîtres le dimanche matin près de la boulangerie.

Rentrer au chaud quand il fait un temps épouvantable.

Mijoter une soupe de légumes et ouvrir la petite porte du casier de livraison pour que les voisins profitent de l'odeur.

Prendre l'air sur le balcon quand l'été arrive.

Aller cueillir du thym et du persil au jardin.

Papoter près des boîtes à lettres avec les voisines.

Aller à la bibliothèque sans sortir de chez soi.

Se nicher dans le canapé pour écouter de la musique.

Faire brûler de l'encens.

Je frappe à une porte et on m'offre un thé.

Un rayon de soleil entre dans la pièce du sommeil un dimanche matin et me caresse la joue.  
Le vent et le froid piquent le visage mais la gelée qui craque sous mes pieds me ravit.  
L'idée de voir pousser quelques plants sur le balcon germe dans ma tête. Quel plaisir !  
Un sourire au sortir d'une longue journée.  
Le sentiment d'être au bon endroit, tout simplement !  
Voir le soleil se coucher sur le pont de Cheviré.  
Le matin quand tout est orange.  
S'endormir en regardant la lune.  
Déjeuner en observant le ciel.  
Deviner la vie dans les lumières qu'on aperçoit le soir.  
Pénétrer dans sa rue et penser, « Ça y est, je suis à la maison ».  
Apercevoir le bâtiment de partout et penser : « Là-bas, c'est ma maison ».  
Deviner les couleurs à travers les feuilles des arbres.  
La bouteille de champagne le premier soir.  
Remarquer les premiers bourgeons en allant chercher sa voiture.  
Marcher pieds nus sur le sol tiède.  
Croiser deux jeunes gens dans l'ascenseur chargés de fleurs et de champagne.  
Prendre l'ascenseur pour emmener son enfant à l'école sur le toit et se faire plaisir en regardant le panorama.  
Le jardin du Corbu, avec les beaux légumes et toutes ses fleurs.  
Bronzer sur son balcon.  
Prendre l'apéro chez des voisins et revenir par les escaliers ou l'ascenseur.

## Mauvais moments

Descendre ses poubelles.  
Découvrir qu'un chien a chié dans l'escalier.  
Entendre la voisine hurler après ses enfants.  
Il n'y aura peut-être plus de maternelle sur la terrasse.  
Quand un appartement que vous désirez vous échappe.  
L'aspirateur ou la perceuse trop tôt le week-end.  
Pas de place de stationnement.  
Le vent froid qui siffle et refroidit les pièces.  
Un ascenseur sur trois en fonctionnement.  
L'encombrement des poubelles et leur mauvais tri qui fait qu'elles atterrissent parfois dans la pièce d'eau.  
Retrouver sa voiture vandalisée en partant au boulot le matin.  
Supporter les disputes conjugales des voisins.  
Être réveillée par les noctambules braillards du vendredi soir.  
Se faire réveiller par un chien.  
S'apercevoir que l'herbe est sale, que le béton est gris et que le hall perd ses couleurs.  
Faire de l'apnée dans l'ascenseur près d'une mare d'urine.  
Veillée funèbre au 125 pour un jeune ami scout renversé par un camion.  
Les dernières scènes de ménage avant que celle que j'aimais quitte Le Corbu et moi en même temps.  
Attendre l'ascenseur quand on a envie de faire pipi.  
Être obligée de prendre une voiture ou un bus pour aller au cinéma.  
L'épreuve du hall quand on n'est pas dans son assiette.



## Chapitre 6

### **Amour ou Science fiction ?**

Tout a pété, cette fois ils ont osé. La bombe qui jusqu'alors n'était que dissuasion a malheureusement été activée, ce conflit nucléaire tant redouté depuis l'horreur d'Hiroshima et de Nagasaki est redevenu réalité. Tout a donc été rasé sur des kilomètres à la ronde.

Tout non, un immeuble construit un siècle auparavant a résisté bien que boiseries, vitres, meubles et même habitants aient été éjectés par la puissance de l'explosion, l'onde de choc l'ayant traversé d'est en ouest. Pourtant tous avaient revêtu leur combinaison spéciale protectrice ainsi que leur masque à gaz mais bien vainement, les seuls épargnés furent les habitants vivant au sud car ils ont été protégés par l'épaisseur du béton, ils sont cependant dans un sale état quand même, surtout pour ceux qui portaient des combinaisons dont la date d'utilisation était depuis longtemps dépassée.

C'est le cas pour ce couple d'anciens du Corbusier logeant au n° 51. Ils se sont rencontrés voilà bien 90 ans dans cet édifice même. A l'époque, ils fréquentaient tous les deux la maternelle sur la terrasse. Elle vivait à la 5<sup>e</sup> rue, lui à la 2<sup>e</sup>. Ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre là-haut près du ciel et depuis ils ne s'étaient jamais quittés. Mariés, ils s'étaient installés dans cet appartement.

Une fois le calme revenu, ils s'aventurèrent à sortir, mais quelle désolation, quelle tristesse devant un tel désastre !

Cette folie humaine de destruction les a rendu fous, les seules joies qui leur restent sont de se remémorer les heureuses années passées dans ces murs tant chéris, tous ces

moments heureux qu'ils ont partagés avec tant d'autres.  
Nous sommes en 2055 et Le Corbu est toujours debout.  
*Claude*

Elle avait glissé une enveloppe dans mon cartable. Sur le papier, trois fleurs violettes dressées sur de grandes tiges orangées effleuraient le soleil. Douze rayons entouraient cette énorme boule jaune. Je les avais comptés. Julien avait reçu le même, Marion aussi.

Entre quelques legos et un puzzle interminable, j'ai ouvert l'enveloppe, dérangé ce printemps coloré. J'avais à peine saisi le papier qu'Emma a sauté devant moi : « Je t'invite à mon anniversaire, c'est mercredi, j'espère que tu viendras », m'a-t-elle lancé.

J'ai bafouillé, rangé l'enveloppe dans ma poche trop petite, les fleurs ont rétréci, et puis il y a eu la récré, le goûter, la récré et mercredi est arrivé.

C'était la première fois que j'hésitais à mettre un tee-shirt bleu ou vert, ça ne m'était jamais arrivé. J'ai finalement quitté l'appartement en jaune. Sans doute pour rappeler cet énorme soleil !

Elle habitait l'appartement 33, le chiffre 3 était mon chiffre préféré. Elle avait dessiné trois fleurs sur le papier. L'ascenseur s'est ouvert, j'ai vu mon air tremblant dans le miroir glacé. Je n'avais jamais eu peur dans l'ascenseur. J'ai commencé à compter mes pas dans la rue puis j'ai abandonné ; la rue était longue, le 33 se cachait tout au bout. Au bout du bout, là où certains ne vont jamais.

Devant la porte, j'ai soufflé, comme exténué par une course folle. Pourtant je n'avais pas couru. J'ai sonné. Le visage d'Emma est apparu et dans la lumière chaude de l'après-midi, ses longs cheveux doraient sur ses épaules nues. Elle m'a souri, la musique s'échappait de la rue et j'ai senti sa main accrocher mon poignet.

« Je suis contente que tu sois venu, m'a-t-elle dit, puis elle m'a entraîné dans l'appartement. J'avais peur comme dans un ascenseur qui tombe, j'étais faible comme après une course mais j'étais bien, étrangement bien.

*Christelle*

Myriam habitait l'appartement 222, elle venait de s'y installer depuis un mois et ne se lassait pas de regarder par l'immense baie vitrée d'où elle admirait les arbres, écoutait le vent qui tapait sur les vitres en sifflant.

Un soir, de son balcon, elle regardait le soleil se coucher et elle remarqua dans le parc la silhouette d'un homme qui marchait d'un pas tranquille, il regardait la façade radieuse de l'immeuble, leurs regards se croisèrent. Ce n'était pas la première fois. Elle eut envie de lui parler, alors elle grimpa l'escalier jusqu'à sa chambre, attrapa un pull, appela l'ascenseur et arriva dans le hall. Elle hésitait à sortir lorsqu'il entra dans la cabine. Une histoire d'amour débuta entre le niveau 1 et 2 : une panne d'ascenseur qui dura une dizaine de minutes ! Ils parlèrent de leurs logements. Il avait un studio au 5<sup>e</sup> étage, il l'invita à boire un café, la nuit tombait. Ils s'installèrent chez elle, dans la 2<sup>e</sup> rue, c'était plus grand et ils étaient à la cime des arbres.

Le matin, ils ne se lassaient pas de promener le petit chien de Myriam, main dans la main. Ils traversaient le parc, écoutaient les oiseaux, allaient jusqu'à la mare aux canards, rentraient dans le hall et se retrouvaient dans l'immense couloir qui menait au 222 où ils s'aimaient.

Trente ans plus tard, ils se promènent toujours dans les rues de leur immeuble.

*Christine*

Marie habite dans une rue qui jouxte Le Corbusier, mais à dire vrai, je crois qu'elle n'y a jamais mis les pieds. Pour quoi faire de toute façon ?

Elle aurait pu emmener son fils Etienne jouer avec les autres enfants dans l'espace qui leur est réservé, mais non, sans doute n'y a-t-elle jamais pensé.

Parfois il lui arrive de traverser le parc pour aller chercher son pain, c'est vrai qu'il l'intrigue quelques fois ce grand bâtiment si imposant...

Un matin, Marie prit le temps de feuilleter la gazette gratuite déposée dans sa boîte aux lettres et lu: « Grand-mère habitant la Maison Radiouse serait heureuse de donner de son temps aux enfants du quartier ».

Et puis rien, Marie tourne la page, avale son café, habille Etienne et l'emmène sur le chemin de l'école. Elle vaque à ses occupations de la journée et le soir venu, repense à l'annonce du journal. Etienne rêve si souvent d'avoir une famille comme tout le monde, ce que Marie ne pourra pas lui offrir car elle n'a pas eu cette chance non plus.

Quelques jours passent. Marie a gardé les coordonnées de cette grand-mère et un soir, qui sait pourquoi, elle se rend à l'adresse indiquée sans en parler à Etienne.

Quel vent se dit-elle en arrivant au pied de l'immeuble. Elle prend l'ascenseur, débarque au 5<sup>e</sup>. Étonnants ces larges couloirs aux portes colorées et éclairées. Elle sonne au 532. Dans l'embrasure de la porte apparaît une dame aux cheveux grisonnants portés en chignon avec un large sourire. Une de ces dames avec qui l'on se sent en confiance.

« Pardon, dit Marie, je viens suite à l'annonce que vous avez passée dans le journal »

« Oui, oui, bien sûr, je vous offre un thé, venez, entrez.

Marie entre, le chat lui file entre les jambes. Elle s'installe, face à elle se déploie une vue qu'elle n'aurait jamais imaginée.

Une longue discussion s'ensuit. Marie doit rentrer, son petit bonhomme l'attend. Mais c'est décidé, elle va lui parler de cette grand-mère!

Rendez-vous est pris entre Etienne et cette vieille dame.

Une véritable histoire d'amour commence alors entre eux.

Et Marie découvre ce grand bâtiment qui l'a tant intriguée.

*Morgannen*

Décidément les habitants de cette Maison Radiouse exagéraient!

Le Corbusier affichait un statut insolent: la Cité autonome. C'est vrai qu'avec toutes ces mauvaises nouvelles: l'effet de serre, el Niño, la Niña, et je passe sur les atrocités commises par les hommes. La situation internationale était devenue catastrophique. La France, et particulièrement l'Ouest avaient subi d'énormes bouleversements. Le Corbusier avait les pieds dans l'eau. Beaucoup d'habitants étaient partis. Une poignée d'irréductibles avait fait front et s'était mobilisée pour faire fonctionner l'immeuble coûte que coûte. Et la Maison Radiouse s'était transformée comme la maison de Barbapapa. L'eau coulait sous les pilotis, on y accédait en barque, on apercevait au loin des jardins suspendus. Les habitants avaient réquisitionnés d'autres appartements que le leur, les petites boutiques avaient fleuri le long des couloirs, un sauna s'était développé au sous-sol, on pouvait même pêcher de sa fenêtre. Sur le toit, une terrasse avec une serre tropicale, des chaises longues, un piano, un bar... Les Corbuséens avaient investi pleinement l'immeuble, ils s'autogéaient, ils vivaient en autarcie, ils n'avaient plus besoin des autres. Le Corbusier était parfaitement suffisant à lui-même, se transformant en île, en citadelle où les gens s'entraidaient.

Les enfants se retrouvaient dans les appartements réunis où les parents les plus compétents en la matière leur enseignaient ce qui était indispensable dans notre société moderne. Au détour d'un couloir on pouvait apercevoir des clichés du Corbusier, sa genèse, son évolution et sa révolution.

Il est vrai qu'en 2055, le monde avait une drôle d'odeur, une drôle de couleur et l'on devait avoir un kit de survie chez soi. Le monde était devenu incertain. Les passionnés qui

résidaient dans ce lieu avaient déployé beaucoup d'énergie pour envisager cette scission avec l'extérieur mais l'individualisme était déclaré depuis longtemps religion d'état. Les Corbuséens formaient la communauté des utopies et ils avaient foi dans leur Corbu, alors ils deviendraient peut-être immortels.

*Eve*

C'est sous les pilotis qu'elle avait aperçu sa silhouette pour la première fois. Elle avait eu tout le temps de l'observer, il marchait lentement vers elle.

Bonjour, un sourire.

Il habitait la Maison. Elle n'avait pas lu la légère surprise que suscitait toujours un salut dans les yeux des visiteurs. Il se dirigeait vers le parking coté sud. Un petit garçon courait devant lui. Son fils ?

Tous les jours elle l'observait de la fenêtre de sa chambre. Du 421, les feuilles des arbres lui cachaient une partie du parking. Elle regrettait le 445, car elle y aurait eu une vue imprenable.

Le matin il partait entre 8h et 8h30. Elle le suivait des yeux et de la loggia, lui souhaitait silencieusement une bonne journée.

Le soir, c'était plus difficile, il ne rentrait jamais aux mêmes heures.

Elle pouvait aisément l'imaginer évoluer dans son appartement. Distribué selon le même modèle que le sien. Elle le suivait pas à pas. L'entrée, la porte du sas, la petite cuisine, l'escalier, le dégagement, la salle de bain, la chambre.

Ils dînaient devant les mêmes couchems de soleil et après avoir jeté un coup d'œil au programme télé, elle s'installait devant celui qui lui aurait plu.

Le matin, ils se brossaient simultanément les dents, chacun dans sa minuscule salle de bain. Elle le voyait se raser devant la glace.

Certains soirs, il sortait. Il avait des amis qui l'attendaient quelque part pour dîner.

Quand il s'attardait un peu, elle s'imaginait qu'il y avait parmi eux une femme qui comptait un peu plus pour lui. Ces soirs-là, du haut de sa fenêtre, elle le maudissait.

Elle ne trouvait le sommeil qu'après son retour.

Toujours elle lui pardonnait.

De sa chambre, toute lumière éteinte, elle pouvait veiller longtemps.

Aujourd'hui, elle est en retard. Elle a insisté auprès de Sabine pour rentrer tôt, mais elle n'a pas réussi à se libérer. Elle est furieuse, il doit déjà être chez lui. Sabine ne sait pas ce que c'est que d'avoir un rendez-vous !

Elle s'engouffre dans le hall. Quelqu'un a entendu ses pas précipités et une main retient l'ascenseur. Elle remercie d'un bref mouvement de la tête. La main a appuyé sur le 6. Sa main.

Ils sont réunis dans l'ascenseur. A force de l'observer de loin, elle n'est pas préparée à sa présence. Elle monte avec lui, incapable de bouger.

Elle ne connaît personne à la sixième rue, ce n'est pas sa rue.

*Aintzane*

1<sup>er</sup> janvier 2055

Bonne année !

Depuis 2050, des Terriens habitent sur la lune et sur Mars. Il faut dire qu'il fait tellement chaud sur la Terre depuis 2030 à peu près que beaucoup de terriens parmi les plus fortunés ont choisi de s'envoler l'été pour des planètes plus fraîches.

Juin 2055

Une expo se tient au Lieu Unique: « Le Corbu 1955-2025 » Mon arrière grand-mère y a vécu au début du siècle. J'y

cours: photos, livres, expo d'objets, de sa construction en 1955 à sa destruction en 2025. Trop d'entretien, trop cher. On l'a vidé, démantelé et reconstruit à l'identique en bordure de la mer de Tranquillité. Ses appartements sont loués par la Compagnie Voyages interplanétaires à ceux qui peuvent s'offrir le luxe de voyager de la terre à la lune et que les demeures historiques attirent...

J'ai des photos, je compare, je regarde, je suis émue, j'ai même un livre édité en 2005 pour le Cinquantenaire de sa construction. Ma grand-mère me disait que sa mère avait dû y collaborer...

Oh, c'est vrai, il faudra que je pense à donner à ma fille qui a tout juste six mois le reçu des objets déposés par mon aïeule au « Grenier du siècle » en 2000. L'ouverture de la caverne d'Ali Baba est prévue en 2100.

Le temps passe si vite !

*Claudine*

La toile de ciel qui recouvrait Nantes, de ses Universités Nord jusqu'à la vieille médiathèque de zinc de Rezé, venait d'être nettoyée et elle laissait passer une douce lumière rose.

De mauvaises langues prétendaient qu'en la nettoyant on l'avait privée de ses qualités de filtre et qu'en quelques semaines, l'excès d'ultraviolet aurait les effets les plus désastreux.

Mario s'en fichait pas mal. De toutes façons, il ne supportait plus cette saleté de toile. Il avait 20 ans, et il ne laisserait personne dire que c'était le plus bel âge de la vie. Il avait décidé de profiter de la fête pour en finir.

Car une fête était prévue. Une grande fête pour commémorer le dixième anniversaire de la toile.

Mario venait de fêter ses dix ans quand cette abomination avait eu lieu. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Les voisins lui avaient offert une canne à pêche. Et ses parents un

vélo. Le soleil qu'on pouvait encore voir se lever et se coucher avait brillé toute la journée. C'était le printemps, les jours commençaient à rallonger. Il avait inauguré la canne tout de suite, là en-bas, entre les pattes d'éléphant du Corbu, dans la mare noire. L'été était venu. Un été chaud, étouffant. C'est alors que la toile avait été posée. Et plus jamais Mario n'avait vu le soleil autrement que flou et rose.

Tous les poissons avaient crevé un peu partout. Et il était interdit de sortir bras ou jambes nus. Des tunnels reliaient désormais les villes les unes aux autres, à l'intérieur desquels circulaient des trains ultra-rapides.

Quand on passait d'une ville à l'autre, la seule chose qui changeait était la couleur du dôme. Mais même en blanc, ce film écran gâchait tout, étouffait tout.

Mario prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Il emprunta l'escalier pour accéder à la terrasse où se trouvait autrefois l'école maternelle.

La porte était cadénassée mais il n'eut pas grand mal à faire sauter les cadenas. Un instant ébloui, il vacilla. Il avait à nouveau trois ans, quatre ans, la maîtresse les attendait à la porte de l'école, le vent soufflait sur la terrasse. Le ciel se reflétait sur la Loire... Son hallucination se dissipa. Pas un souffle d'air ne remuait la purée rose qui baignait tout de sa fausse poésie.

Alors, étrange terroriste des temps nouveaux, il mit le feu aux fusées qu'il avait accrochées dans son dos. La toile se déchira avec un cri étrange. La lumière rentra à flots.

Ce fut vraiment un bel anniversaire.

*Marie-Florence*



## Chapitre 7

### **Mais où est passée la photo ?**

J'avais été invité à cette soirée un soir d'octobre. C'était Cédric, le copain d'un copain qui m'avait refilé le tuyau. Il connaissait vaguement la voisine du dessous. C'est elle qui lui avait dit qu'il allait y avoir du bruit le samedi 12. Comme souvent je ne savais pas trop où j'allais. J'avais déjà pas ma picolé, je me souviens juste que les ascenseurs se balançaient et que j'ai failli être malade avant d'arriver. J'ai débarqué dans un tunnel géant, avec plein de loupiotes accrochées au plafond des portes et j'ai suivi la musique. La porte s'est ouverte, la musique en a profité pour s'échapper de cette grotte sombre.

A l'intérieur de l'appart, y'avait un monde fou. Ça discutait dans tous les sens, un mec se prenait en photo toutes les deux minutes et il m'a envoyé son flash dans la figure pour me dire bonjour. Il y avait des gens qui s'étalaient partout dans l'escalier. J'ai halluciné, un mec sirotait un biberon. J'ai enfin réussi à me glisser jusqu'au bar de la cuisine, trop tard, ils avaient tout bouffé !

*Christelle*

Il règne ce jour-là une belle lumière, l'air est doux, j'ai envie de siffloter en revenant du boulot. Je suis à la hauteur du parking et j'aperçois une jeune femme de loin. Tout en marchant je détaille discrètement la jeune femme, elle se fait photographe, probablement par son amoureux. Elle pose devant l'entrée, devant les pilotis. Je lui trouve beaucoup de charme à cette fille, elle a l'air sympathique et secrètement je suis contente car j'ai pas envie qu'il y ait des mégères qui vien-

nent habiter au Corbu. Et tout en poursuivant mon chemin, je me pose la question, depuis combien de temps n'ai-je pas pris de photos du Corbusier ?

Je pense qu'il va falloir que j'y remédie et ce dès aujourd'hui !

*Eve*

La femme s'arrête un instant, regarde l'immeuble qui semble encore loin. Elle rentre lentement. Elle pense que c'est une journée trop ensoleillée pour aller s'enfermer entre des murs. Dans un arbre près d'elle, des oiseaux gazouillent, elle décide d'emprunter le petit chemin entre les arbustes tout près des pilotis. Tout est calme, le vent est absent, au loin sur un balcon, une femme la regarde sans la voir vraiment.

Elle pense : combien d'yeux me regardent ?

*Christine*

C'est l'été, l'été de ses quatorze ans. Elle vient de se faire les ongles des pieds. Son amie Sabrina lui a prêté un joli rouge. Maman a dit oui. Maintenant elle est assise sur la loggia, elle feuillette un magazine. Elle avait envie de s'isoler un peu. Sa petite sœur lui casse décidément les pieds. Hier soir, ses parents ont invité les voisins pour des grillades. Elle aime bien ces petites fêtes. Elle a parlé toute la nuit avec leur fille. Après son départ, elle a tout noté sur son journal.

Cet après midi, elle ira à la plage. Il faudra bien qu'elle joue avec sa sœur.

*Aintzane*

C'est l'été dans le parc mais il n'a pas l'air de faire très chaud, les pique-niqueurs portent des pulls et la lumière est voilée. Les trois petits-enfants de Virginie n'ont pas arrêté de

courir dans tous les sens depuis le début de la matinée et ils n'en peuvent plus. Ils demandent pourtant à Vincent de leur faire faire des tours en brouette dans le Parc. Après trois tours au pas de course, Vincent hisse le drapeau blanc et s'effondre. Virginie s'assoit près de la brouette où ses enfants sont encore tassés et avant de rentrer à la maison, Vincent suggère de faire une photo.

Clic-Clac, les voilà figés, un peu tristes et blêmes.

*Claudine*

Le jazz a fait des émules et la voix est si belle et douce. Tout s'arrête, ce qui occupait l'esprit prend une pause, les vibrations des cordes vocales nous enchantent et nous ensorcellent, même le vent et les arbres restent immobiles pour que pénètre la douceur des timbres, les oiseaux sont jaloux, jamais on ne les avait autant défiés. La langueur des paroles accompagnée d'un léger vibrato fait frissonner toutes les cellules du corps, le temps de cette chanson et la vie devient beaucoup plus belle comme par on ne sait quel miracle.

Et quand vient le decrescendo du point d'orgue final, on souhaiterait de tout son cœur que le temps s'arrête.

*Claude*

Des droites, de courbes, des droites et toujours une oblique pour casser la ligne de fuite.

Du gris, du gris mais toujours une touche de couleur dans le fond pour nous ramener à la vie.

Accumulation de béton, à se demander s'ils n'en ont pas dans leur assiette !

Que dégager de cette impression, que du froid dans un premier temps, alors pour ne pas sombrer dans le terne et la tristesse, allons jeter un œil là où des couleurs ont été peintes.

Imaginons un intérieur chaleureux, accueillant, où ça

sent bon le gâteau qui cuit pour préparer le goûter des enfants, où le soleil qui laisse entrer ses différentes teintes suivant l'heure réchauffe l'atmosphère. Un salon où il fait bon s'asseoir et prendre un livre.

Imaginons tout cela pour enlever au gris sa tristesse, et nous ne serons pas loin de la réalité !

*Morgannen*

Plumeau jaune et plumeau bleu. Danseurs, chanteurs ou comédiens d'un jour les brandissent joyeusement.

C'est la fête dans le parc du Corbu.

On a monté la tente des vacances en guise de coulisses, étendu un tissu noir sur des caisses pour faire un podium ? Un ampli et des baffes branchés je ne sais où complètent la scène.

Les enfants sont assis, à genoux, accroupis dans l'herbe jaunie.

Presque rien. Presque tout.

Invisible, le grand bateau attend le retour de son équipage.

*Marie-Florence*

# Chapitre 8

## Exercices de grammaire

### Infinitif

Attendre.

Appuyer encore une fois sur le bouton gris.

Soupirer. Parce que les courses sont lourdes au bout des bras menus.

Soupirer.

Entendre le rire d'un enfant.

Resonner, rebondir avec les voix aiguës qui remplissent le hall et attendre. Encore...

Regarder les flèches endormies et compter en silence les étages qui défilent, deux, un, zéro... Espérer qu'on y rentrera tous.

Sourire à une voisine nichée dans le coin gauche.

Et quitter pour quelques heures ce cube de métal auquel on s'est attaché malgré tout.

*Christelle*

### Deuxième personne

Sur le rebord de ton balcon, tu te tenais accoudé, le menton logé dans les paumes de tes mains, tu regardais le lointain sans vraiment t'intéresser sinon au soleil déjà sous sa couverture qui laissait dépasser le haut de son crâne chauve. Tu pensais pourtant, à tout et à rien, tu laissais vagabonder tant d'images auxquelles tu permettais d'entrer et de sortir à leur guise sans te soucier de leur provenance ni de leur destination, tu attendais je ne sais quoi ou peut-être rien mais tu attendais, là, dans ta solitude, tu ignorais les secondes, les

minutes et même les heures dans ce silence, ce calme. Toute la nuit tu conservais cette attitude jusqu'au petit matin pour enfin traverser ton appartement, changer de balcon et attendre à l'opposé dans la même posture le réveil du chauve.

*Claude*

### **Futur**

Quand je serai grande, j'habiterai la grande maison sur pilotis. Oui, celle qui est grise avec de belles couleurs. Et puis je dirai que je serais un géant et je soulèverai le couvercle. Et je regarderai à l'intérieur tous ces gens dans leurs appartements. Il y aura des gens à table, des enfants en pyjamas dans leur bain. Des hommes et des femmes en colère. Des poursuites dans les couloirs. Des femmes enfournant le linge dans les machines. Des amis ensemble autour d'un verre jouant de la musique. Je verrai tous les détails, les petits riens du quotidien, les rires, les chagrins.

Quand je serai grande moi aussi je serai une petite fourmi pour le géant et je mangerai, je rirai, je danserai dans la grande boîte sur les pieds. Et peut-être même on me verra de la lune habiter dans mon immeuble.

*Eve*

### **Infinitif**

Se regarder dans la glace.

Oter l'un après l'autre ses vêtements, se glisser dans un bain et se laisser aller à la rêverie.

Profiter de la longueur des journées pour laisser filer les aiguilles.

En sortir pour aller se sécher au soleil doux et rasant du soir sur la loggia.

S'extraire d'un demi-coma au roucoulement des pigeons.

Reprendre ses esprits, se rhabiller, monter à la cuisine pour partager un repas en famille.

Attendre un enfant.

*Morgannen*

### **Deuxième personne**

Tu es planté depuis une heure sur la loggia ouest et tu regardes le soleil qui se noie dans son sang qui se fige. Tu n'as rien dit depuis le fatal coup de téléphone de ta mère t'annonçant que ton frère avait choisi de quitter ce monde. Il fait beau, chaud, c'est le début de l'été et tout invite à la joie, à la vie, aux vacances proches. Tout défile dans ta tête, tes souvenirs d'enfance, d'adolescence, les mariages de tes frères et sœurs, les naissances des enfants.

Mais les vies se séparent tôt ou tard. Tu aurais dû... penses-tu, quoi? L'appeler plus souvent, aller le voir, envoyer des cartes aux enfants?

Il fait presque nuit, on entend les cris et les rires des jeunes sur la murette. Un avion atterrit, ses lumières clignent. Tu es toujours immobile, silencieux.

J'attends encore un peu avant de rompre cet isolement désespéré.

*Claudine*

### **Conditionnel**

Si elle n'avait pas insisté ce soir-là pour se présenter au rendez-vous, ils n'auraient pas visité l'appartement.

S'il était sorti déjeuner avec ses collègues, il n'aurait pas vu l'annonce dans le journal.

S'ils n'étaient pas curieux, ils se seraient contentés d'observer le bâtiment de loin.

S'ils n'avaient pas dû faire le tour des boutiques à la recherche d'un cadeau de Noël, ils n'auraient peut-être pas

franchi la Loire.

Si elle n'était pas allée à cette soirée, ils ne se seraient jamais rencontrés.

S'il avait noué son écharpe autrement, elle ne serait pas tombée amoureuse.

*Aintzane*

## **Futur**

Tu ne partiras pas sans te retourner.

Ce sera l'été, presque l'été. Les marronniers – y a-t-il des marronniers dans le parc? Tu n'en sais rien! En tout cas ils n'auront plus de fleurs. Les prunus aussi auront perdu leurs fleurs depuis longtemps. A moins que ce ne soit des cerisiers du Japon, ou des arbres de Judée qui ont éclaté en bouquets roses dès les premiers jours de mars. Mais peut-être était-ce des fleurs blanches? Tout se brouillera déjà...

Les jours seront longs comme jamais.

Donc tu te retourneras. Tu ne seras pas changée en statue de sel. Ou alors tu l'es déjà... Combien de fois t'es-tu retournée sur ce que tu quittais à regrets? Peut-être qu'à la place du cœur tu as désormais un bloc de sel.

Tu partiras sans connaître Nantes, ou à peine, ni même Rezé, sans t'être promenée dans le parc de la Morinière ni avoir visité le site archéologique de Saint-Lupien, tu regretteras ce que tu as connu, ce que tu as vécu : la lumière, le temps, l'ascenseur... Oui, tu regretteras l'ascenseur.

Le chat miaulera dans son panier. Tu poseras ton sac.

Tu seras encombrée d'un grand parapluie jaune que tu n'auras jamais utilisé.

Comme toujours tu te promettas de revenir.

Mais tu sauras, mais tu sais déjà que tu ne retrouveras jamais le calme de ce port en plein ciel que fut pour toi le 603, cette solitude que l'écriture a rempli.

Tu reprendras ton sac. Tu répondras au chat.

*Marie-Florence*

## Sigles

### **AHMR :**

Association des Habitants de la Maison Radieuse  
Allocation pour les Horribles et Méchants Rezéens  
Association des Hommes Malades de la Rougeole  
Arrivée Hystérique des Mamans en Retard  
Action des Hérissons au Moral Ratatiné  
Adhérent Humain au Monde Rurbain  
Admis aux Hommes Mondialement Reconnus  
Agir Humainement Modestement en Rassurant  
Alliance des Habitants de la Marmite Révolutionnaire  
Allégeance des Hauteurs des Merveilleuses Roses  
Action Houleuse des Mères Révoltées  
Architecture Humaine Moderne et Révolutionnaire  
Action Honteuse en Musique Rétrograde  
Amour Heureux d'un Monde Renaissant  
Amitié Homosexuelle de la Mairie de Rezé  
Abeilles des Hautes Montagnes Russes

### **UHGC :**

Unité d'Habitation de Grandeur Conforme  
Union des Horripilants Gagas du Corbu  
Union des Hommes Grands et Cons  
Univers Hyper Garant de Confort  
Union des Hommes Gentils et Cordiaux  
Urgence pour les Habitants Gravement Clonés  
Utilité des Habitants pour le Groupement des Commères  
Usine Hospitalière pour Garçons Congelés  
Union des Hétérosexuelles au Grand Cœur

## Glossaire

### **A** **Ascensaluer :**

Action de saluer les occupants de l'ascenseur.  
Ex: « Bonjour... ».

### **B** **Bétonnageusement :**

Bétonner en abondance et sans limite.

### **Bois :**

Une séparation entre l'habitat et le grand vide  
Eh non, il n'est pas habillé que de béton !  
A l'intérieur des appartements, il donne une impression de chaleur.  
Structure décalée de pleins et de vides.  
Si ce n'est pas du béton, c'est du bois !  
Celui des passe-plats est peint de couleurs vives. Celui des marches a gardé sa couleur naturelle.  
Elément complémentaire au béton, espèce de yin et yang.

### **C** **Casier :**

Intermédiaire entre la rue et la cuisine.  
Le matin, on y trouvait le pain frais et le journal.  
Passage très privé entre l'intérieur et l'extérieur.  
Souvent transformé en simple placard.

### **Corbusaner :**

Parler entre voisins.

### **Couleurs :**

Se détachent davantage sur la façade ouest  
Un arc en ciel en tout temps.  
Il faut s'approcher du Corbu pour les mériter !  
Ce miroitement de couleurs sous le soleil nous redonne le moral. Le soleil les fait danser sans cesse.  
Répétition vive toujours étonnante mise en valeur par le gris du béton.  
Primaires, est-ce à dire naïves ?  
Du soleil sur le paquebot béton armé.  
Couloir: voir rue  
De la vie, non de la mort !  
Il n'y en a pas ici !  
On les appelle des rues. Il faut les apprivoiser, avec leur lumière tamisée et leur profondeur.  
Un long chemin qui nous relie.

### **Dégirafer :**

Descendre rapidement l'escalier dit « girafe ». Employé surtout pour les enfants.

### **Envolauvent :**

Envol des pigeons à partir de la balustrade des loggias.

### **Parking :**

On se gare toujours au même. Après 20 heures, il n'y a plus de place !  
Embouteillage en forêt.

On a abandonné Le Corbu pour la soirée, alors on tourne en rond pour se garer.

Le soir, passé une certaine heure, le ballet des voitures commence sur le parking, elles tournent, elles tournent, et moi je les observe de ma fenêtre.

Gaz d'échappement vers une autre échappatoire !

Mal caché sous les arbres, toujours insuffisant, réservé aux habitants.

Je vois rouge. Il y a toujours une voiture qui occupe la place handicapée, elle n'est jamais libre pour celui qui en aurait réellement besoin.

### **Politon :**

petit mot amical que se lance les gens dans l'ascenseur.

### **Rue :**

N'ont pas de nom mais des numéros. Il y en a six. Quelques vélos les traversent parfois, mais jamais les voitures !

Exceptionnellement sans pollution !

Impressionnante de longueur, tamisées de lumière douce.

Il n'y a qu'ici qu'elles sont suspendues.

Jeux de lumière sous des portes multicolores.

Des couloirs - en vérité - où s'alignent des portes fermées, fermées, fermées...

Pleine de mystère, d'imprévu et de déception.

### **Scorbut :**

Terme pour désigner affectueusement notre immeuble.

### **S'encorbuser :**

S'incruster au Corbu sans s'en apercevoir. Y rester 30 ans alors qu'on y était venu pour dîner.

**Terrasiner :**  
admirer le panorama sur la terrasse.

**Vent :**  
Souffle sous les pilotis.  
Entendu dans l'ascenseur: « Quel vent ! »  
Il soulève les jupes sous les pilotis.  
L'immeuble est fort comme de la roche, c'est lui qui nous le dit !  
Il tourne autour des pilotis, il gronde, fait plonger les branches des sapins et ébouriffe les plumes des canards.  
Toujours dans la voile du bateau d'un marin, et dans la vie des habitants de la maison du Fada.  
Il souffle toujours sur le toit, renvoyant les enfants dans les classes colorées de lumière.  
Élément indissociable du Corbusier, son endroit préféré: les pilotis. On se croirait à Tarifa.

## Table des matières

Préfaces	page 3
Chapitre 1	page 7
Chapitre 1 bis	page 11
Chapitre 2	page 15
Chapitre 2 bis	page 19
Chapitre 3	page 27
Chapitre 4	page 33
Chapitre 5	page 41
Chapitre 6	page 45
Chapitre 7	page 55
Chapitre 8	page 59
Sigles	page 63
Glossaire	page 65

